

## Les yeux de Claude Gagnon

### *The Pianist*

Denis Bélanger

---

Volume 11, numéro 1, septembre–novembre 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/34087ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Bélanger, D. (1991). Les yeux de Claude Gagnon / *The Pianist*. *Ciné-Bulles*, 11, (1), 8-9.

## Les yeux de Claude Gagnon

par Denis Bélanger

L'adolescence est l'âge du regard. Expulsé de l'enfance par les années et par le corps qui se transforme, pas encore tout à fait initié au terrible monde des adultes, on se sent extérieur, exclu et on observe tout avec l'espoir de trouver où s'insérer dans l'opacité de la vie. Poussés par une espèce de nostalgie de cette époque où il est légitime de regarder, romanciers et cinéastes tentent constamment de se replonger dans ces années *blender* d'où leur vie est issue. **Le Souffle au cœur** (Louis Malle, 1971), **Mon oncle Antoine** (Claude Jutra, 1971), **Yaaba** (Idrissa Ouedraogo, 1989), **Ma vie de chien** (Lasse Hallström, 1985) pour ne nommer que ces quelques titres, appartiennent, avec des styles et des émotions différents, à ces films qui en dévoilent autant sur celui qui regarde que sur ce qui est regardé.

**The Pianist** de Claude Gagnon est dans la lignée de ces films d'apprentissage dans lesquels la vie passe avant tout par les yeux. On y observe la fascination de deux sœurs, Jean (Gail Travers) et Colette (Macha Grenon) pour leur nouveau voisin, un pianiste japonais de réputation mondiale (Eiji Okuda). Basé sur le roman d'Ann Ireland, **A Certain Mister Takahashi**, le scénario de Gagnon présente trois étapes de cette fascination : la toquade des adolescentes de 14-15 ans, l'émoi et l'initiation des jeunes filles de 17-18 ans, puis la passion des jeunes femmes au début de la vingtaine. Le découpage des scènes et le montage, particulièrement fluides, nous font passer sans heurt d'une époque à l'autre.

Claude Gagnon a prouvé avec **The Kid Brother** (1987) qu'il sait regarder sans tomber dans le voyeurisme. Le danger était encore plus grand dans **The Pianist**. Dans la scène d'amour entre les deux sœurs et le pianiste, il eut été tentant, pour un réalisateur moins exigeant, de filmer une scène salace où le bel Asiatique aurait dépucelé les deux filles, dont les mains auraient pu s'égarer en des caresses saphiques suivies de près par une caméra complaisante. On frémit de penser à ce que donnerait cette scène dirigée par Just Jaekin par exemple. Gagnon fait montre, au contraire, d'une pudeur et d'une délicatesse qui marquent un pas par rapport à ses

films précédents. Le drap qui recouvre les trois personnages n'est jamais rejeté ; on suit les mains du pianiste qui explorent sous les plis du coton les corps, les sexes des deux filles qui, elles, découvrent le plaisir. Ce plaisir, le réalisateur le donne à lire sur les visages et non sur des chairs dénudées.

Ce qui intéresse Gagnon dans **The Pianist**, c'est le mécanisme de l'attrance qui, de la curiosité initiale suscitée par l'étranger (thème de la différence présent dans toute l'œuvre du cinéaste), glisse doucement vers le trouble du désir puis vers la passion. Avec la complicité de son directeur de la photographie, Sylvain Brault, il rend tangible ce glissement qu'il scrute avec un œil d'entomologiste. Des scènes d'extérieur en automne et en hiver, on passe à l'été permanent des intérieurs, avec des plans de plus en plus rapprochés et de très gros plans sur les mains, les cous, les bouches, qui traduisent cette fascination des jeunes filles pour l'étranger et celle du réalisateur pour son sujet.

Mais quel est-il justement ce sujet ? Il s'agit bien sûr de l'éveil de deux adolescentes excitées par un homme à la fois différent (un Japonais, un solitaire, une vedette) et familier (musicien comme les parents de Jean et Colette, joués par Ralph Allison et Dorothée Berryman, très intéressante). Mais on peut y voir une autre fascination, celle de Claude Gagnon pour le monde bourgeois anglophone. Dans **Larose, Pierrot et la Luce** (1982), **Visage pâle** (1985) et **The Kid Brother** (1987), il se montrait attentif à la vie quotidienne de prolétaires québécois et américains assez semblables. Avec **The Pianist**, il porte cette attention, toujours aussi méticuleuse et empathique, sur le folklore d'une bourgeoisie *canadian* qui, en plus de l'argent, des beaux meubles, des belles maisons (à Toronto d'abord puis sur l'île de Vancouver), possède un côté artiste qui légitime en quelque sorte le regard presque amoureux du réalisateur.

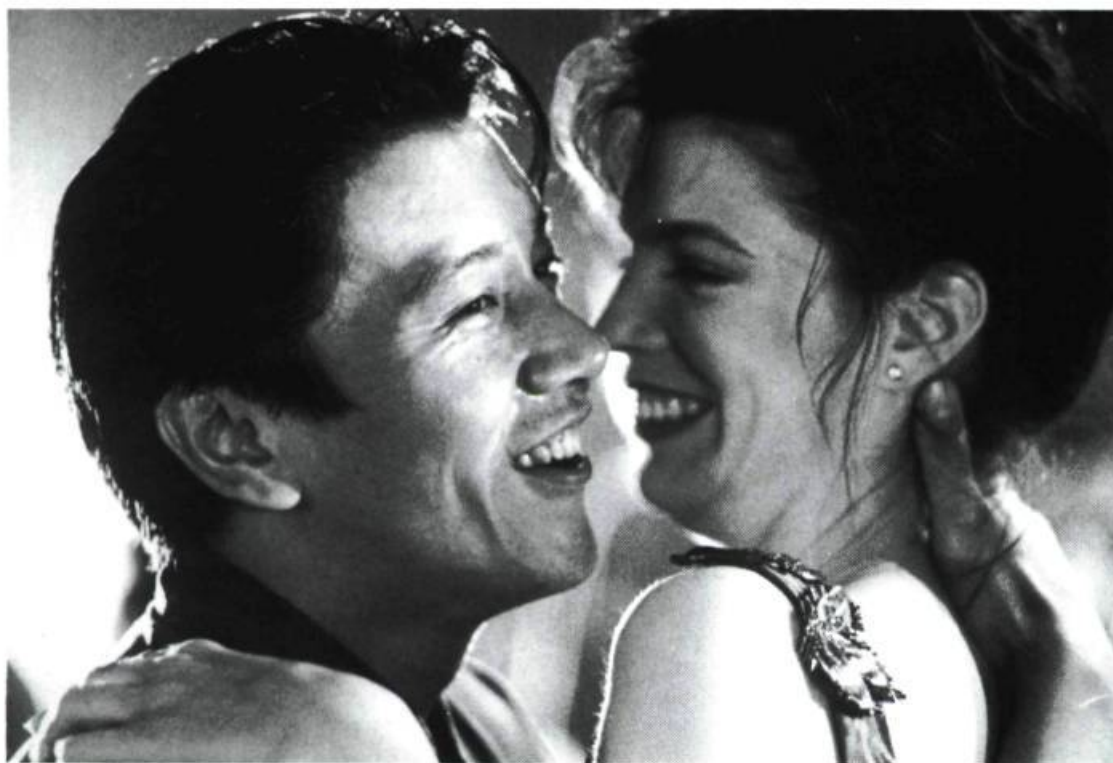
Cette double fascination donne au film sa densité mais fait également qu'on demeure à l'extérieur de ce qui se passe à l'écran. On est touché, entre autres, par le jeu de Gail Travers, étonnante d'intériorité et d'intensité, mais les émotions des personnages importent finalement assez peu. À l'instar des jeunes filles qui regardent le Japonais et de Gagnon qui étudie les bourgeois, on se laisse fasciner par **The Pianist** comme par un bel objet qu'on n'a pas vraiment le goût d'analyser, ce qui n'est pas un défaut. Depuis **Keiko** (1978), Claude Gagnon s'émerveille toujours autant, mais une chose a changé : il sait de mieux en mieux faire partager son émerveillement. ■

### **The Pianist**

35 mm / coul. / 113 min /  
1991 / fic. / Québec

**Réal.** : Claude Gagnon  
**Scén.** : Claude Gagnon  
(d'après le roman d'Ann Ireland « A Certain Mr. Takahashi »)  
**Image** : Sylvain Brault  
**Son** : Yvon Benoît  
**Mus.** : André Gagnon  
**Mont.** : André Corriveau  
**Prod.** : Yuri Yoshimura-Gagnon et Claude Gagnon - Aska Film Productions  
**Dist.** : Aska Film Distribution  
**Int.** : Gail Travers, Macha Grenon, Eiji Okuda, Dorothée Berryman, Ralph Allison, Maury Chaykin

## Coup de cœur : *The Pianist*



Eiji Okuda et Macha Grenon  
dans *The Pianist*



Même pose, autre sentiment :  
Maury Chaykin (l'ami de la  
famille) et Dorothee Berryman  
(la mère) dans *The Pianist*